

Ecclésiaste 3, 1-12

Ces paroles sont celles d'un homme qui vécut quelque deux cents ans avant la naissance de Jésus; une période de catastrophes et de désespoir. Il exprime ce désespoir avec des paroles pessimistes, qui dépassent le pessimisme de beaucoup d'écrits de la littérature mondiale. Tout est vain répète-il à maintes reprises.

Sa franchise, au sujet de la condition humaine, ouvre nos yeux sur des réalités, que les différentes formes de l'optimisme négligent ou dissimulent. Le fait que l'Ecclésiaste fasse partie de la Bible montre clairement que la Bible est un livre très réaliste. Comment en serait-il autrement ? Seul cet arrière-plan donne un sens à l'annonce que Jésus est le Christ. L'annonce de la présence d'une réalité nouvelle en Christ n'est compréhensible, que si on considère avec véracité la situation de l'homme. Celui qui n'a jamais dit au cours de sa vie: Vanité des vanités, tout est vanité, ne peut affirmer sincèrement avec Paul: *...en tout cela, nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés.*

Il y a un temps pour tout, une heure donnée pour chaque chose sous le ciel, dit l'Ecclésiaste. Que veut-il dire ?

L'Ecclésiaste déclare qu'il y a un temps pour tout, mais il n'oublie pas l'affirmation qu'il répète sans cesse: *Cela aussi est vanité et poursuite du vent.* Les choses et les actions ont *leur* temps. Elles passent, puis d'autres choses et d'autres actions viennent en leur temps. Mais rien de neuf ne sort du cycle où toute vie se meut. Tout est minuté par une loi éternelle au-dessus du temps. Et toute tentative humaine de changer le cycle de la naissance et de la mort, de la guerre et de la paix, de l'amour et de la haine, - et toutes les autres oppositions de la vie – se fait en vain.

Voilà la première signification de l'affirmation, que tout a son heure appropriée, mais ce n'est pas la seule.

Si l'Ecclésiaste nous dit *qu'il y a un temps pour planter et un temps pour arracher ce qui a été planté, un temps pour tuer et un temps pour guérir, un temps pour démolir et un temps pour bâtir, un temps pour pleurer et un temps pour danser, un temps pour parler et un temps pour se taire, c'est pour nous demander de discerner le bon moment pour faire ceci et non pas cela.*

Le monde antique tout entier a été dirigé par la croyance qu'il y avait une heure adéquate pour tout ce qu'on fait. Voulez-vous construire une maison, vous marier, voyager ou faire la guerre, mener toute entreprise importante ? Il faut rechercher le moment favorable. On doit consulter pour cela quelqu'un de compétent: un prêtre ou un astrologue, un voyant ou un prophète. On agira, ou n'agira pas, en fonction de leurs oracles touchant la période favorable.

En règle générale, l'homme moderne n'interroge plus d'oracle, quoi que... Mais il connaît autant que ses prédécesseurs, la nécessité de minuter son temps.

La différence, c'est que lorsque l'homme moderne parle de la nécessité de minuter l'action, il pense à ce qu'il a fait et à ce qu'il voudrait faire. Il trahit l'orgueil de l'homme, qui connaît le moment d'agir et dont les plans sont couronnés de succès; de l'homme qui se sent maître de son destin, parce qu'il crée du nouveau et qu'il domine la situation. Telle n'est pas l'attitude de l'Ecclésiaste. Certes, il montre la nécessité de minuter son temps, mais sans abandonner son "*tout est vanité*".

Vous devez agir, dit-il; vous devez saisir le bon moment, mais considérez que cela n'a pas d'importance ultime. Une même fin attend le sage et le fou, celui qui peine et celui qui jouit: *le sort de la bête et le sort des humains ne sont pas différents; l'un meurt comme l'autre.*

L'Ecclésiaste a conscience tout d'abord d'être *minuté*. L'homme moderne est conscient *d'avoir* du temps mais il ne réalise que très vaguement que ce temps lui *est* compté. Bien sûr, il sait qu'il ne crée pas le moment favorable, qu'il en dépend et qu'il peut le manquer en calculant mal son action. Il en a conscience, mais en faisant des projets et en agissant, il n'en tient pas compte.

L'Ecclésiaste part d'un sentiment différent. Il commence par la naissance et par la mort; son énumération des choses minutées. Celles-ci sont au-delà de tout minutage humain. Nous ne pouvons pas prévoir notre naissance et notre mort; nos minutages et nos calculs trouvent là leur limite.

Pour nous donner l'illusion de pouvoir maîtriser le temps qui nous est donné, et qui peut se monnayer cher, nous avons placé une horloge dans nos maisons, dans nos rues et plus encore dans nos esprits et dans notre système nerveux. Les horloges ont quelque chose de mystérieux. Elles déterminent notre emploi du temps quotidien ; nous permettent de planifier nos activités. Mais l'horloge nous rappelle aussi que notre temps est limité. Elles nous montrent que le temps court vers la fin. La sonnerie de l'horloge nous rappelle que notre temps est compté et que... *tout est vanité* !

Ne faut-il pas alors se résigner avec l'Ecclésiaste à dire : *il n'y a rien de bon, sinon de se réjouir de la vie, mais mieux vaudrait ne pas être né ?*

Il existe une autre réponse à la question existentielle du temps et du fait d'être limité. Ces paroles de Jésus la résument: *Le temps est accompli et le Royaume de Dieu est à portée de la main.*

Le temps de Dieu fait irruption dans notre temps humain. Quelque chose de neuf apparaît, qui apporte une réponse nouvelle à la question de l'Ecclésiaste et à celle de l'homme moderne.

Quel est le sens du temps qui passe et de la fuite de toute chose? Quel est le sens de notre travail et de nos prévisions, si la fin de tous et de tout labeur est identique? Vanité ?

Voici la réponse que nous obtenons: **Quelque chose intervient dans notre temps, qui ne procède pas de ce temps mais de l'éternité; c'est cela qui donne du sens et du temps à notre temps.**

La puissance même, qui nous limite dans le temps, donne une signification éternelle à notre temps. Quand Jésus a déclaré: *l'heure est venue et le Royaume de Dieu est à la portée de la main*, il a proclamé que **la loi de la vanité est vaincue**. Cette heure-là n'est pas soumise au cycle de la vie et de la mort, ni aux autres cycles de la vanité. Quand à un moment du temps, Dieu se soumet au temps qui passe, le flux du temps est vaincu. Alors, **le mouvement des aiguilles de l'horloge ne montre plus le remplacement d'un moment vain par un autre moment vain mais il indique que chaque moment de notre vie trouve son sens en Dieu. L'éternel est maintenant à portée de la main**. Le moment passe, l'éternel demeure. Quoi qu'il arrive, ce moment, cette heure, ce jour, cet instant bref ou prolongé, revêt une signification infinie, car rejoint par une présence d'éternité.

Notre temps, nos plans d'aujourd'hui pour demain, notre labeur quotidien, ne sont pas perdus. Leur sens le plus profond ne se trouve pas en avant, là où tout s'engloutit dans la vanité, mais au-dessus, là où l'éternité le confirme.

Au sein de nos minutages, Dieu minute la venue de son Royaume; au sein de nos minutages, il transforme le temps de la vanité en temps de l'accomplissement.

L'homme d'action planifiant efficacement et intelligemment ce qu'il va faire, et notre civilisation d'activistes tout entière, n'apportent aucune réponse à la question du sens de notre vie.

Certes, comme l'Ecclésiaste, nous devons minuter notre vie de jour en jour, mais nous devons aussi apprendre à reconnaître la vanité de tout ce que nous réalisons, la fragilité de nos vies, la limite de nos pouvoirs.

Alors, et alors seulement, nous sommes prêts à entendre le message de l'apparition de l'éternel dans le temps et de l'élévation du temps dans l'éternité. Alors, le mouvement de l'horloge nous indique non *seulement* le passage d'un moment à un autre, *mais aussi* que l'éternel est à portée de main, avec ce qu'il a d'exigeant et de prometteur. Alors, nous pouvons dire: "Malgré les arguments de l'Ecclésiaste et de ses disciples pessimistes d'hier et d'aujourd'hui: *je dis oui au temps, au labeur, à l'action, non pour tomber dans un activisme stérile mais parce que je connais la signification infinie de chaque moment !*"

Et parce que nous en connaissons la signification, nous pouvons dire avec confiance à la suite de l'apôtre Paul : *si... l'homme extérieur dépérit, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour... nous regardons, non pas à ce qui se voit, mais à ce qui ne se voit pas, car ce qui se voit est éphémère, mais ce qui ne se voit pas est éternel.*

Ces mots réunissent le message de l'Ecclésiaste et celui de Jésus. En ce monde, **tout est vanité certes, mais, dans cette vanité, l'éternel fait briller sur nous sa lumière. Il s'approche de nous. Il nous attire à lui.** Il nous rappelle combien notre vie est précieuse et combien dans ce temps, il est urgent d'aimer. Quand l'éternité fait entendre son appel au sein du temps, l'activisme disparaît pour faire place à l'amour. Quand l'éternité fait entendre son appel, le pessimisme disparaît pour faire place à l'espérance. Quand l'éternité minute le temps, celui-ci devient le réceptacle de l'éternité. Nous devenons les réceptacles de l'éternel qui nous donne la certitude que désormais plus rien ne peut nous séparer de lui. C'est en lui - en celui qui nous a aimés le premier - que notre temps trouve son sens, son orientation et son accomplissement. Telle est notre espérance. Amen